Document généré le 16 avr. 2024 13:56

Jeu
Revue de théâtre

Le requiem des « mal baisées »

Lynda Burgoyne

Numéro 66, 1993

Théâtre-femmes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29520ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Burgoyne, L. (1993). Le requiem des « mal baisées ». *Jeu*, (66), 58–61.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lynda Burgoyne

Le requiem des «mal baisées»

Les dessous des Folles Alliées. Un livre affriolant.
Ouvrage de Lucie Godbout, Montréal, les Éditions du remue-ménage, 1993, 320 p.

Avertissement : le livre que vous allez lire contient des scènes de féminisme, nous préférons vous en avertir.

C'est ainsi que s'amorce le livre le plus savoureux qu'il m'ait été donné de lire au cours des dernières années. Fidèle au style qui a fait la réputation des Folles Alliées — c'est-à-dire un humour aussi féministe que débridé —, Lucie Godbout (elle-même folle) y trace le bilan et signe la fin de la carrière de cette illustre bande de folles.

Elles sont cinq et plus[1] à avoir roulé leur bosse dans le paysage culturel québécois pendant dix ans (1980-1990). La troupe permanente comprend au départ : Hélène Bernier, Jocelyne Corbeil, Lucie Godbout et Agnès Maltais. Christine Boillat, leur pianiste attitrée, s'allie à elles un peu plus tard. Plusieurs autres personnes (metteures en scène, éclairagistes, techniciennes, musiciennes et autres folles) se joindront à elles au gré de leurs vésanies. Elles ont concocté une bonne douzaine de spectacles (création et production), sans compter les multiples événements collectifs (dans le cadre des fêtes du 8 mars, entre autres) auxquels elles ont participé. Le livre contient d'ailleurs un tableau chronologique de tous leurs spectacles, en plus des informations disséminées au fil des pages.

Outre les multiples péripéties de la troupe, l'ouvrage contient — l'idée est remarquable et la chose du plus grand intérêt — une chronique des différentes manifestations culturelles et artistiques féminines et féministes qui ont marqué les années soixante-dix et quatre-vingt. Il ne s'agit en fait ni d'un inventaire exhaustif ni d'un recensement — puisque comme l'auteure le souligne elle-même, «ce livre aurait ressemblé à un annuaire[2]» —, mais d'un hymne joyeux à la création et à la présence des femmes. Littérature, théâtre, cinéma, vidéo, musique, festivals, tout cela témoigne de l'effervescence et du dynamisme qui marquent ces deux décennies de productions artistiques des femmes.

1. Il paraît que c'est très contagieux!
2. Et elle ne voulait que parler des livres importants publiés par des femmes pendant la seule année 1983!

Il faut souligner la formule, tout aussi originale que dynamique, prisée par l'auteure : deux personnages — ayant survécu aux œuvres qui les ont créés —, Phéda Simard et Ginette Tremblay, viennent tour à tour interrompre les Folles dans leur récit. C'est à Phéda, vénérable vieille de 82 ans qui avoue être «fémini...», que revient la portion socio-politico-culturello-historique de l'ouvrage. Elle y va aussi de quelques petites touches personnelles dont une «recette des eux battus» que j'ai personnellement trouvée irrésistible. Ginette, quant à elle — il s'agit d'un personnage très actuel : mère séparée poursuivie par son mari maniaque et armé —, ponctue le texte de ses judicieuses interventions : ses commentaires visent en fait à nous dévoiler tous leurs «dessous affriolants».

Le texte est également enrichi de lettres-témoignages (souvent drôles, toujours touchantes) rédigées, à la demande des Folles, par de nombreuses complices telles Hélène Pedneault, Marie-Claire Séguin, Sylvie Tremblay, Pol Pelletier, Louky Bersianik et bien d'autres.

Et, histoire de nous laisser sur une note un peu plus gaie — on n'arrive pas facilement à leur dire adieu à celles-là! —, le livre comprend une deuxième partie, qui reprend des extraits de leur dernier spectacle *C'est parti mon sushi! Un show cru.* Cette «trace» s'ajoute ainsi aux deux autres textes qu'elles ont publiés antérieurement aux Éditions des Folles Alliées : *Enfin Duchesses!* (1984) et *Mademoiselle Autobody* (1987).

La misère des Folles

Elles sont parties de loin et on ne peut pas dire qu'elles aient eu la tâche facile. Dans un monde sexiste où les subventions se font rares, elles ont sans cesse dû déployer des efforts inimaginables pour se frayer une voie dans le monde du *showbiz.* Depuis leur tout premier spectacle, *Vous êtes seule?* organisé pour la Journée internationale des femmes, le 8 mars 1980, elles ont toujours dû s'autofinancer, s'autoproduire, pour finalement en arriver à... s'autodétruire après un ultime spectacle intitulé *C'est parti mon sushi. Un show cru,* présenté au Spectrum, en 1988.

C'est en empruntant à des amis et amies — «à coups de 100 $» — qu'elles ont réussi à produire leur premier spectacle d'envergure intitulé *Enfin Duchesses!* Si le public a toujours été complice et friand de leurs folies — des dizaines de milliers de spectateurs, il faut le dire haut et fort —, il en fut autrement des bailleurs de fonds. Trop ceci ou pas assez cela, toujours est-il qu'elles n'ont jamais réussi à se glisser dans les petites cases dessinées par les fonctionnaires. «Notre sous-financement a toujours été chronique. C'est une partie de l'histoire des Folles qui nous amènera au suicide collectif.» (p. 101) Ainsi sonne le glas.

Comme le fait remarquer Monique Simard, qui signe la préface, les difficultés financières sont le lot des femmes, de toutes les femmes. Une petite incursion de Phéda dans les centres de femmes nous permet d'ailleurs d'en juger. Les salaires qu'y gagnent les femmes sont à peu près comparables à ceux des travailleuses en garderies, c'est-à-dire extra-maigres. Sans parler du bénévolat. «C'est pas pour se plaindre, d'écrire

Mademoiselle Autobody, production des Folles Alliées, novembre 1985. Photo : Daniel Kieffer.

l'auteure, c'est pour dire.» Phéda n'a-t-elle pas trouvé, par ailleurs, dans un rapport de la C.S.N. qui date de 1992, qu'«en 20 ans la pauvreté chez les hommes a augmenté de 28 %, chez les femmes de 170 %» (p. 152)? Elle trouve ça violent. Et vous?

Des histoires de bonnes femmes

Il faut louer l'auteure (ou les Folles, Ginette et Phéda) pour l'actualité et l'honnêteté du propos. On ne cherche pas à embellir ni à déguiser les faits. Ce que les Folles Alliées n'ont d'ailleurs jamais fait. Sans doute est-ce ce qui a en partie causé leur perte. La parole des femmes n'est pas une vertu rentable. «L'engagement des femmes, quel qu'il soit, est toujours reçu par un «de quoi elles se mêlent?» ou «qu'est-ce qu'elles veulent encore?» Les femmes sont toujours condamnées au Fleecy.» (p. 47) Plus souvent qu'à leur tour, elles ont provoqué et dérangé par la crudité de leurs propos. On les a dès lors accusées d'être vulgaires, anti-hommes et, bien sûr, «mal baisées». Et elles ne sont d'ailleurs pas les seules à avoir subi — ou à subir encore — la misogynie des médias. Que de manifestations importantes, que d'événements simplement ignorés par les journalistes ou carrément méprisés! L'auteure relate à ce sujet quelques cas fort éloquents.

Si, selon Armande Saint-Jean, dont les propos nous sont rapportés, les féministes sont, de nos jours, «très occupées», le problème est qu'elles doivent travailler dans l'ombre et faire «du vrai boulot de bras» (p. 215). Et il semble que cela n'intéresse plus personne : «les femmes n'entrent pas dans l'intérêt des médias»(p. 215), fait-elle remarquer. En effet, les frasques d'une Annie Sprinkle[3] s'exhibant les jambes écartées risquent plus de faire la manchette que le meurtre ou le viol d'une femme ou même de plusieurs

3. Les principaux quotidiens ont fait grand état de la «performance» et du vidéo de cette Américaine qui joue avec la pornographie au nom de la libération sexuelle des femmes.

femmes. Trop banal sans doute! Pourtant, comme l'écrit Lucie Godbout, «si un Noir est assassiné, on fait (avec raison) une réflexion sur le racisme. Si des femmes sont assassinées, aucun débat sur la misogynie! Même le mot féminisme est banni, on dirait une maladie honteuse.» (p. 87) Lorsqu'il ne l'est pas, c'est justement pour se porter à la défense de la pornographie. Certains groupes de féministes font effectivement campagne contre la censure, au nom du droit à la liberté d'expression.

La question demeure cependant de savoir qui a vraiment des droits sur qui en ce monde. Et au nom de quelle liberté le corps de la femme re-devient objet. N'y a-t-il pas lieu de s'inquiéter lorsque l'on voit une Mitsou à la télé, laquelle, toute de cuir vêtue, sourire trivial aux lèvres, bombe le sexe et roule les hanches devant son fourneau? Ceci dans une publicité... de voiture, bien entendu. Si les Folles ne sont plus là pour dénoncer ce genre d'ignominie, qui le fera?

Toujours au fait des plus saisissantes réalités de l'actualité, cette troupe féministe a su troubler autant qu'elle a fait rire. Que ce soit dans une parodie des modèles de femmes au service des fantasmes masculins, comme les concours de *miss* dans *Enfin Duchesses!* ou dans une dénonciation de la pornographie comme dans *Mademoiselle Autobody* ou encore, en s'appropriant, pour les ridiculiser, les pires clichés mâles — dans le genre les sports et la bière —, dans *C'est parti mon sushi...!*, elles ont accompli une œuvre unique. Si d'autres troupes de théâtre féministes ont aussi vu le jour, aucune n'a survécu — avec la même mission de revendication — aussi longtemps que les Folles Alliées.

Pour tout cela il faut leur dire merci, «merci sans bon sens».
Et longue vie à la M.A.F.I.A[4]! ◆

4. Cher lecteur, chère lectrice, pour décrypter le sigle, il faut lire le livre des Folles.